

*Léon Jorey  
Mars 1890*

L'UNIVERSITÉ  
DE  
SALAMANQUE

PAR  
CHARLES GRAUX

---

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, RUE DE MÉDICIS, 3

—  
1887



S, XV

DGCL

A

+170449

107



L'UNIVERSITÉ  
DE SALAMANQUE



L'UNIVERSITÉ  
DE  
SALAMANQUE

PAR  
CHARLES GRAUX

avec deux discours

DE MM. GASTON PARIS ET ERNEST LAVISSE

---

PARIS  
A. DUPRET, ÉDITEUR  
3, RUE DE MÉDICIS, 3

—  
1887



# L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE



Parti de nuit d'Avila, quartier général de l'orgueilleuse noblesse castillane, forteresse aux élégantes murailles, qui s'élèvent, presque intactes encore, comme un témoin du moyen âge batailleur, sur les sommets de la *sierra de Guadarrama*, à quelques mètres seulement des neiges éternelles, le touriste venu de Madrid par la voie ferrée gagne désormais avec lenteur, dans une diligence entraînée par quatre paires de mules, la monotone vallée du *rio Tormes*. Vers midi seulement apparaîtront au loin, se détachant sur le bleu de l'horizon, des coupoles d'un gris vague et qui bientôt, quand on approche, présentent à l'œil une teinte rougeâtre et chaude...

La diligence gagne du terrain. Nous

apercevons maintenant, dans un large lit de fleuve, quatre ou cinq maigres filets d'eau, qui semblent oublier de couler. Pourtant, ils s'en vont, là-bas, border circulairement le pied d'une colline, au penchant de laquelle s'étagent des tours et les toits en tuiles d'une vieille cité.

La route qui longe le *rio* fait découvrir la ville sous tous ses aspects. Dans le mouvement tournant où est emporté le voyageur, coupoles et tours, par l'effet de la différence des plans, semblent elles-mêmes décrire, en courant, des ovales les unes autour des autres. La diligence change brusquement de direction et s'élance sur un interminable pont romain. On entre dans une ville qui fut longtemps l'orgueil de la fière Espagne. On est à Salamanque.

Toute déchue qu'elle est, Salamanque étale encore au regard étonné du voyageur plus de merveilles architecturales qu'aucune.

Séville possède la plus imposante cathédrale du monde, un riche Alcazar, mille constructions moresques, ses patios, charmantes cours intérieures marmoréennes, entretenant un frais perpétuel sous un soleil ardent;

Séville, couronnée d'un ciel délicieux de pureté, étincelante de gaieté andalouse, est, sans doute, le coin du monde où l'on voudrait vivre.

La verte Grenade et son féerique Alhambra exercent sur l'âme la plus irrésistible séduction.

Dans une boucle du Tage, au courant si bleu, la pittoresque Tolède, grâce à ses restes antiques, datés de tous les âges successifs, depuis l'époque gothique jusqu'au genre churrigueresque, en passant par le style arabe infiniment orné et le style Renaissance infiniment grave, Tolède, dis-je, peut prétendre aux hommages du voyageur artiste.

Mais Salamanque, qui eut son siècle de splendeurs inouïes, défie encore hardiment, presque morte aujourd'hui, toute comparaison. C'est là que se produisit la plus remarquable explosion du génie espagnol, à la brillante époque de la Renaissance. Seule au monde peut-être, cette ville est tout entière un musée : à chaque pas qu'on y peut faire, l'œil n'est frappé que par des monuments, soit intacts, soit en ruines. Un géologue dirait de Salamanque que c'est un conglomérat architectural...

Salamanque dut sa grandeur à la florissante université dont elle fut le siège. Fondée avant 1200, à ce qu'on assure, l'université de Salamanque ne tarda point à compter parmi les quatre plus grands centres d'instruction du monde, partageant la renommée des universités de Paris, d'Oxford et de Bologne. On sait que, déjà au XIII<sup>e</sup> siècle, elle prit la part la plus active à la rédaction des tables astronomiques qui portent le nom du roi de Castille, Alphonse le Sage. La Faculté de théologie acquiert de bonne heure la plus grande autorité, et, dans l'examen des plus graves questions, le Saint-Siège même recherche ses conseils. Elle se décide, au XIV<sup>e</sup> siècle, pour le pape d'Avignon; et son exemple entraîne la Péninsule.

Rien ne parle plus en faveur des professeurs salmantins que l'appui, aussi hardi qu'éclairé, donné par eux à l'immortelle entreprise de Christo-

phe Colomb. Rebuté dans trois royaumes, ce grand génie trouva asile et protection pour son idée et pour lui-même au fond de ce couvent des Dominicains de Saint-Étienne, dont le temple si imposant reste encore debout dans la Salamanque actuelle, comme l'antique illustration de l'ordre. C'est là que, une douzaine d'années avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle, dans le recueillement du cloître et au milieu des meilleurs esprits de l'Université, fut discuté, mûri et approuvé ce merveilleux projet de découvrir des terres à l'extrême Occident.

Le même siècle avait vu un chanoine de la cathédrale de Salamanque, le célèbre Pierre Ciruelo, enseigner les mathématiques à la Sorbonne. Bologne, à la même époque, empruntait à l'Université de Salamanque Bartholomé Ramos de Pareja, qui passe pour l'inventeur de la musique moderne.

Enfin, pendant qu'il était interdit à Galilée consterné de faire tourner aussi irréligieusement la terre, le système de Copernic était hautement prôné et publiquement enseigné dans les chaires salmantines.

Ces quelques traits suffisent pour

déterminer la situation qu'occupa jadis l'Université par excellence de la Péninsule, aux avant-postes de la science et des arts. De même que, chez les anciens, c'était assez qu'un médecin pût dire qu'il avait étudié à Alexandrie pour que sa réputation d'habile homme fut établie du même coup, un licencié de Salamanque ne pouvait être qu'un grand savant. Aussi, les plus flatteuses prérogatives étaient-elles attachées aux titres que l'Université de Salamanque décernait. Quel professeur eût-on préféré, pour son fils, à un simple bachelier sorti d'une telle école? Écoutez le spirituel Lesage; il n'a point tiré ce trait de son imagination : « Comme je lui disais que j'étais un bachelier de Salamanque, il s'écria : — C'est faire votre éloge en un mot. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. » En faut-il avancer une preuve? A ces époques où, en général, aucun grade donné dans une Université n'était valable pour enseigner dans une autre, jusqu'à ce que le titulaire eût subi, dans cette autre, un nouvel examen, le pape Alexandre IV, par une bulle datée des calendes d'octobre 1254, dispensa absolument de

cette révision des grades tout docteur de Salamanque qui prétendait à une chaire dans quelque Université que ce fût, hormis à Paris et à Bologne, alors que nul étudiant, ayant commencé à suivre les cours d'une autre Université, ne pouvait continuer ses études dans celle de Salamanque sans avoir été préalablement examiné par l'examineur en titre de cette dernière, et que les statuts défendaient que les cours suivis ailleurs lui fussent comptés pour rien, tant qu'il ne se serait pas mis en règle sur ce point.

Des fils de roi et des plus grands seigneurs tenaient à honneur de se faire grader à Salamanque. On vit Isabelle la Catholique faire venir de cette Université un éminent professeur féminin, Dona Beatrix Galindo, pour apprendre, avec une étonnante assiduité, le latin sous sa direction.

Salamanque était alors le foyer de toute science, et comme le tribunal suprême où se jugeaient les débats les plus graves qui surgissaient dans quelque branche que ce fût des connaissances humaines. Le souci de se maintenir au plus haut point qu'il leur était respectivement possible fit

que chacun des ordres monastiques de la Péninsule voulut y fonder un couvent, y établir comme une colonie, composée des plus fortes têtes de la communauté, et destinée à la défendre en toute occurrence; et, à l'ombre de ces couvents, centres d'intelligence et d'une immense activité, s'organisèrent une multitude de collèges, où la jeunesse de toutes les parties du royaume accourut.

Il est un dicton qui sert à donner une idée de la splendeur monumentale de la Salamanque d'alors. Les grands édifices ne s'y comptaient que par quart de centaine. Ainsi les églises paroissiales y étaient au nombre de vingt-cinq; vingt-cinq couvents d'hommes s'y trouvaient établis, à côté de vingt-cinq couvents de religieuses; et l'instruction y était libéralement distribuée par vingt-cinq collèges. On entend même dire que, dans cette ville vouée de toute éternité, sans doute, au chiffre de vingt-cinq, le vieux pont bâti par les Romains sur le Tormes, se composait de vingt-cinq arches. Par hasard, que s'est-il passé? Nous l'ignorons; mais on est bien forcé de lui voir maintenant vingt-sept arches, et, malheu-

reusement, en ce qui concerne les collèges, couvents ou églises, le nombre fatidique ne se vérifie jamais non plus qu'à peu près.

Plusieurs de ces monuments se sont conservés pour faire l'admiration de notre siècle. Faut-il citer San Bartholomé, surnommé le Vieil, fondé, dès l'an 1401, par l'illustre évêque Don Diego de Anaya y Maldonado. Modèle non égalé de plus d'un édifice du Madrid actuel, et l'un des quatre *colegios mayores*, il existe encore là-bas, au levant de la riante cathédrale, à l'extrémité d'une place aimée des Salmantins et que créa l'initiative bien inspirée de notre maréchal Suchet.

C'est dans le collège de l'archevêque, — qui fut aussi l'un des *colegios mayores*, — que se trouve installé le *Collège des nobles Irlandais*. Attirée par le renom des grands théologiens espagnols, la catholique Irlande ne voulut, dès la naissance du schisme anglican, confier qu'à eux le soin d'élever les futurs champions de son indépendance religieuse. Telle est, en effet, l'origine des collèges irlandais de théologie de Valladolid, de Salamanque et

autres villes. Bien que cette fameuse Faculté de théologie, qui fut presque le bras droit de Rome, ait cessé d'exister, les nobles Irlandais, fidèles à la respectable tradition, n'ont pourtant point déserté Salamanque. Ils se rendent au séminaire diocésain. Leur cohorte tranche, par un maintien sérieux et un peu raide, sur la familiarité des jeunes Méridionaux. Pourtant, quelquefois, l'hiver, leur physionomie s'anime. C'est quand il gèle bien fort et que le Tormes a pris. Tout ce qui est né sous le ciel espagnol grelotte. Pour ces intrépides fils du Nord, adieu pour quelques heures aux discussions théologiques : ils se sont métamorphosés en d'infatigables patineurs.

## II

L'enseignement se composait des Facultés suivantes :

Canons, cours d'études durant cinq années;

Lois, quatre années;

Théologie, neuf années;

Médecine, quatre années;

Arts, trois années;

Et grammaire, trois années aussi.

Ces deux dernières Facultés étaient le rudiment de nos Facultés modernes des lettres et des sciences.

Tel était alors, en gros et sans entrer dans l'énumération de quelques chaires accessoires, dites « extravagantes », comme celles d'astrologie ou de langues, l'ensemble des études à Salamanque. Elles passaient pour être très fortes. Pendant tout le moyen âge, le chiffre des étudiants qui s'y faisaient inscrire annuellement, ne descendit jamais au-dessous de 4,000; et pendant la période la plus prospère de cette Université, c'est-à-dire vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle et durant tout le siècle suivant, on compte souvent 6,000 étudiants et au-dessus.

### III

Il faut oublier absolument les conditions de notre vie moderne pour se représenter avec quelque fidélité

le genre d'animation toute particulière qui régnait dans les rues d'une grande ville universitaire au moyen âge. Les étudiants y forment une population à part, qui a ses coutumes, ses mœurs, son quartier, et sa justice même, bien distincts de ceux des bourgeois et des marchands. Voyez, un soir d'été, vêtus d'une soutane uniforme, les étudiants circuler par bandes : ceux des mêmes royaumes font groupe ensemble. Voici les fiers Castellans qui passent : ils savent à peine, tout jeunes qu'ils paraissent, ce que c'est que rire. Quel contraste ! Par là, les Andalous se promènent et chantent à tue-tête. Ils portent des guitares et des tambours de basque. Ils traînent à leur suite une nuée de gamins qui remplissent la rue de leurs cris. Regardez comme ils sont beaux garçons ! Quelle allure vive ! Et quelle mise ! Ils ont fait exprès de déchirer leurs soutanes, ainsi que les longs manteaux noirs qu'ils portent d'un air débraillé. Sur leurs chapeaux, ils ont planté trois plumes. La gaieté la plus animée se peint sur la figure de ces enfants sans soucis. Ce sont des étudiants de *la tuna*, comme qui dirait chez

nous des compagnons de la vie faînéante. Ils improvisent à tour de rôle, sur un air connu, des couplets joyeux, pleins de saillies, mais qui sentent le faubourg, et trop *chulos* (1) pour en mettre sous les yeux du lecteur honnête, dans notre siècle délicat, une traduction *in extenso*. Cependant, comme ce qu'on peut citer de ces vers est joli!

De brunes *senoras*, à l'œil mauresque, se sont avancées au balcon d'en face, curieuses de voir passer la bande. Sémillant comme Figaro, sort des rangs un jeune homme imberbe, qui leur adresse un couplet de circonstance :

Si, dans mon livre, il y avait des dames  
comme celles que je suis à regarder,  
toute la nuit que fait Dieu je resterais  
à l'étudier. Va, ma petite; monte à la  
tour; vois la girouette et le vent qui  
court.

Si en el libro hubiese damas  
Como las que estoy mirando,  
Toda la noche de Dios  
Me la llevara estudiando. —  
Anda, nina mía, subete a la torre.  
Mira la veleta y el aire que corre.

1. Croustilleux.

Derrière les éventails chuchotent les jeunes señoritas du balcon. Une rose tombée dans la rue est prestement ramassée. C'est le signal d'un rendez-vous pour cette nuit, à la fenêtre grillée. Cependant, on voit avec regret s'éloigner les chanteurs. Les Andalous, les fils les plus gais du monde, se font partout aimer.

#### IV

A la Lonja, c'est l'heure où l'on vient de fermer les boutiques et de rentrer à l'intérieur les denrées de toute sorte qui avaient été étalées pendant le jour sur le pavé de la place. Des marchands et quelques caballeros causent entre eux avec beaucoup de feu. On les voit lancer des regards furieux sur une troupe d'étudiants qui s'avancent sur eux avec un air de suffisance et de bravade. A leur costume et à leur démarche, on reconnaît que ces jeunes gens sont, les uns Aragonais, les autres Biscayens. Sans vouloir l'expliquer ici, on constate que, de tout temps, il régna comme

une antipathie naturelle entre ces deux populations, les étudiants et les marchands, vivant côte à côte dans la même cité. Certes, dans l'Allemagne contemporaine, l'étudiant bien né, le *Bursch* orgueilleux, ne se fait point faute de mépriser le *Philister* : il l'appelle, avec Henri Heine, « le petit bourgeois au cœur sec, — *den dürren Philister* ». Il en allait de même à Salamanque où, quoique ce fût du peuple étudiant seulement que l'autre peuple tirât tout le bien-être et l'aisance dont il pouvait jouir, et que, par suite, la richesse de la cité se maintint toujours forcément dans une exacte proportion avec la prospérité des écoles, une animosité chronique et ordinaire, qui se révéla plus d'une fois par des actes déplorables, accueillait le dédain ou les grands airs de l'étudiant. Le soir dont nous parlons, les étudiants aragonais et biscayens ne tardèrent pas à se prendre de dispute avec les bourgeois réunis sur la Lonja. Une rixe s'alluma. Vainement le corrégidor essaya de s'interposer et de l'étouffer dans sa naissance. Il enjoignit aux étudiants de se retirer. Ceux-ci répondirent qu'ils le feraient,

mais à la condition que personne ne demeurerait plus qu'eux sur la place. L'orgueil castillan se sentit atteint. Alors, l'un des cavaliers, se défaisant de son manteau, s'élança sur les Biscayens, l'épée à la main. Plusieurs de ses compagnons dégainent également et s'avancent pour le soutenir. Les étudiants étaient mal armés; quelques-uns d'entre eux tirent cependant de méchantes rapières; de toutes parts les pierres volent; plusieurs décharges de pistolets partent çà et là. Le tumulte monte au plus haut point. Le corrégidor est emporté, blessé d'une balle à la jambe. Plusieurs cadavres gisent sur le carreau. Accablés par le nombre, les étudiants battent enfin en retraite, laissant un des leurs prisonnier entre les mains cruelles des bourgeois. Le lendemain matin, chaque parti était rangé sous les armes; la ville se trouvait partagée en deux camps. On pendait sans miséricorde le malheureux étudiant fait prisonnier la veille, au balcon même de la maison du corrégidor. Une telle barbarie criait vengeance. Une bataille de rues était imminente. La justice du roi eut toutes les peines du monde

à rétablir l'ordre dans une ville où les passions se soulevaient avec une pareille violence. Des scènes de ce genre ne se renouvelèrent que trop souvent, et jusqu'en plein xvii<sup>e</sup> siècle. Elles attestent une singulière rudesse de mœurs, pour une ville à qui l'Espagne avait confié la pacifique et glorieuse mission de marcher à la tête du progrès et de la civilisation.

Par un admirable effet de l'inconstance humaine, il arrivait que cette bourgeoisie portât en triomphe, au milieu d'une incroyable effervescence de joie, cette même jeunesse qu'à d'autres jours elle pendait. C'est devant les taureaux que s'opéraient ces éclatantes et passagères réconciliations. L'Espagnol ne se passionne pour rien au monde autant que pour les courses de taureaux. Si les Romains du bas temps demandaient à grands cris *panem et circenses*, on pourrait voir l'Espagnol se passer gaiment même de pain, pourvu qu'on lui donne « des taureaux ». Femme, amour, haine, enfants, amis, jalousie, froid ou faim, tout cela, le mot taureaux paraît, à tout œil espagnol, enveloppé d'une magie qui le fait oublier. Et quelle créature plus no-

ble, en effet, qu'un taureau valeureux et plein de cœur? Quel spectacle mieux fait pour enthousiasmer des natures ardentes et vaillantes que celui d'un agile *torero*, au coup d'œil sûr et intrépide, qui, une fragile épée au poing, se moque avec sang-froid d'une bête si redoutable et si furieuse? Ces magnifiques divertissements nécessitent malheureusement d'énormes dépenses. Un taureau de race vaut, comme on dit, son pesant d'or. Puis, le matador (*espada*) en renom et sa brillante *cuadrilla*, le *picador* au bras de fer, ne se louent qu'à des prix effrayants : ces braves gens n'ont-ils pas raison, après tout? Ils jouent leur vie.

Luxeux et aristocratique, le Madrid d'aujourd'hui voit autant de courses de taureaux que le bois de Boulogne compte de courses hippiques. Mais, au moyen âge, Salamanque, toute grande ville qu'elle fût, ne jouissait que de loin en loin du grand divertissement favori. Il y avait « taureaux » chaque fois que l'Université faisait des docteurs.

Le grade de docteur de l'Université de Salamanque ne se conférait pas à qui voulait, ni même à qui savait.

Il fallait encore être puissamment riche pour oser briguer les honneurs du doctorat. L'une des formalités du grade était de faire les frais d'une brillante *corrida de toros*. Aussi, ordinairement, les candidats attendaient-ils d'être plusieurs, afin de supporter en commun les dépenses de la solennité. Étaient-ils trois, on courait dix taureaux; douze, s'ils étaient quatre ou plus de quatre.

La réception d'un docteur était le signal de réjouissances sans bornes dans cette ordinairement grave cité. Bien longtemps à l'avance, tous les esprits n'étaient plus préoccupés que d'une seule pensée. Au milieu d'une solennelle attente, tous les cœurs battaient à l'unisson; et, sur la place, tous se demandaient les uns aux autres de quelle race, de quelle étable seraient les taureaux, et comment ils se comporteraient au grand jour. C'est dans ces moments d'ivresse générale que les étudiants redevenaient tout d'un coup les idoles de la cité.

V

La grande place *del Sol* est célèbre dans le monde entier. Formant un vaste carré, orné sur les quatre côtés d'arcades et de hautes et belles maisons, qui ont été toutes bâties sur le même plan, dans le style le plus riche de la Renaissance; décorée en outre d'une infinité de médaillons, artistement sculptés en relief et semés partout avec profusion, elle est sans rivale comme cachet et comme élégance, C'est, en quelque sorte, le nœud vital de la cité. A la tombée de la nuit, toute la société salmantine s'y donne quotidiennement rendez-vous. Les jours de fête surtout, le spectacle qu'elle présente est unique.

Ici s'avancent quelques grandes dames. A la jolie mantille près, qui leur brode la chevelure entière de fine dentelle, tout le costume est à la plus nouvelle mode parisienne. Mais voici, bras dessus bras dessous, de jeunes *artesanás*, la tête invariablement emprisonnée dans une lourde capu-

che de velours noir, qui retombe en prenant les épaules. Cette parure gênante est la prérogative de la classe ouvrière aisée. Le buste s'enveloppe d'une longue couverture de grosse laine, surtout verte ou rouge, ou quelquefois d'un jaune cru, qui se croise sur la poitrine, en cachant les bras, et pend jusqu'aux genoux. Enfin, en jupon court, bas bleus, et sandales attachées par des courroies, sur la tête un *panuelo*, mouchoir à fond blanc, aux couleurs bigarrées, diversement noué, telle passe, dans son traditionnel accoutrement, la femme du peuple.

Tout ce monde féminin circule sous les arcades, se pressant contre les boutiques, et se déplace tout d'une pièce, dans le même sens. Cependant, la masse des hommes et des jeunes gens se meut en sens inverse, semblant glisser comme une épaisse courroie sur les piliers qui portent les arcades, et exécutant aussi méthodiquement le tour de la place, tous abrités sous leurs *capas*. Chaque révolution complète dure cinq minutes. Deux fois, dans ce court espace de temps, à des endroits symétriques de la place, le jeune pro-

meneur peut rencontrer deux yeux noirs, qu'il guette dans la ligne des mantilles. Ces promenades circulaires sont chères aux Salmantins. Elles ne contribuent pas pour une faible part à communiquer à cette hospitalière population un *facies* éminemment caractéristique.

On se représente Salamanque livrée à ces paisibles révolutions autour de la place, le jour qui précède une grande course de taureaux, il y a trois cents ans. La magnifique grand-place est déjà tout ornée. Aux balcons, sont tendues de larges bandes de drap, présentant quelquefois, en broderies d'argent, les armoiries du maître de la maison. L'espace destiné à la lutte, déterminé par les commissaires des jeux, s'entoure d'estrades, que chaque famille installe à l'envi pour pouvoir contempler demain, tout à son aise, les incidents émouvants du combat. Le pauvre n'y apporte pas moins d'enthousiasme que le bourgeois aisé. Ne sait-on pas que s'il n'a pas le moyen d'acheter des madriers, des planches pour se construire un échafaudage, il démontrera son propre lit et celui de ses enfants; il sacri-

fiera tout, même le repos de la nuit, pour ne pas perdre sa part du délicieux spectacle. On n'invente point : l'usage, aussi antique qu'ingénieux, n'a pas disparu encore des mœurs espagnoles.

## VI

Les examens du doctorat durent deux jours. Les taureaux sont pour demain ; aujourd'hui, nous avons la promenade. Au son des tambours et des trompettes, on voit défilér, précédés d'alguazils, et du maître des cérémonies, la Faculté tout entière, les récipiendaires et leurs parrains, les bedeaux avec leurs masses, le *maestre-escuela* et le recteur ; un piquet de pages à cheval ferme le cortège. Tout ce monde est revêtu de costumes de gala ; les ecclésiastiques, en tunique de laine, montent des mules richement caparaçonnées ; les laïques, en pourpoint, vont à cheval, armés de la dague et de l'épée. Cette brillante cavalcade parcourt les principales rues de la ville,

au milieu d'une population fébrile, avide de fêtes; et finalement, elle se rend au collège trilingue, où elle s'assoit à une magnifique collation servie aux frais des récipiendaires.

Celui qui niera que tout bon Espagnol n'ait eu, de tout temps, un faible très prononcé pour les dragées et les bonbons, ne sait pas sans doute que, encore de nos jours, nulle part au monde on ne les prépare aussi artistement qu'à Madrid. Les Salmantins modernes ne voudraient pas croire, si les registres de l'époque n'étaient là pour l'attester, quelle pluie de dragées tombait, le jour de la promenade, sur leurs ancêtres. On a peine à garder son sérieux lorsqu'on apprend que, par exemple, les principaux fonctionnaires, tant de la municipalité que de l'Université, en tout une quarantaine de personnes au plus, recevaient à titre de cadeau, de la part des récipiendaires, environ 150 kilogrammes de sucreries.

Demain, jour du grade, on se rendra processionnellement à la cathédrale. C'est là que se passent les soutenances, au milieu de la plus grande solennité. Le recteur argu-

mentera en personne; des allocutions seront prononcées par qui il appartient; les récipiendaires répondront alors, en termes respectueux, aux objections du recteur; puis, ils demanderont au chancelier la collation du grade de docteur. Tous ces actes s'accomplissent avec une grande célérité, et chacun est suivi d'un morceau de clarinette.

Cette manière de se faire recevoir docteur paraîtra à quelque lecteur moderne assez divertissante. Il semble qu'à l'origine, l'examen présentât un caractère moins pompeux, mais, en revanche, beaucoup plus sévère. Ce n'était jamais sans admiration qu'on disait jadis d'un savant, qu'il avait *passé par la chapelle de Sainte-Barbe*.

Anciennement, les candidats, soit au doctorat, soit à la licence, étaient examinés, à l'Université de Salamanque, dans une chapelle dédiée à cette sainte, et qu'on montre encore aujourd'hui dans le cloître de la « cathédrale vieille ». Cette cathédrale vieille, une vraie petite merveille dans le style byzantin, est presque dédaignée, — avec quelle injustice! — des Salmantins de nos jours; l'abside

surtout, vue du dehors, est d'une élégance inimitable. Accolée à la cathédrale neuve, elle fut, lors de la construction de celle-ci, mutilée du côté du bras gauche de la croix, d'une façon infiniment regrettable. C'est là que beaucoup de générations de candidats-docteurs, hommes ferrés sur la logique et sur toute science, vinrent successivement soutenir, contre les premiers théologiens du monde, de redoutables argumentations. C'est là qu'au bon vieux temps, selon une tradition recueillie sur place, on les enfermait seuls, la nuit qui précédait l'examen, dans un espace de quelques pieds carrés, pour passer au pied de l'autel et à la lumière rouge de deux cierges, dans la prière et la méditation, comme d'autres chevaliers, leur veille d'armes.

Quoi qu'il en soit, dans les temps un peu plus modernes, on choisit pour le lieu de la cérémonie la nef gauche de la cathédrale neuve; ce qui permit, dès lors, à un immense auditoire d'assister à ces pompeuses joutes.

Le grade une fois conféré, Faculté et auditoire, docteurs et dignitaires

de tout rang, toute la foule s'écoulait vers les taureaux. En un clin d'œil, la grande place était garnie, depuis les gradins inférieurs jusqu'aux fenêtres les plus élevées. La vraie fête commençait. Comme nous l'avons dit, on n'immolait que dix taureaux, s'il n'y avait eu que trois docteurs reçus; mais c'étaient douze taureaux qu'on tuait et la joie était à son comble, si les nouveaux docteurs étaient au moins quatre.

La nuit va tomber. Peuple et étudiants confondus se précipitent hors de l'amphithéâtre, acclamant à grands cris les docteurs et poussant de frénétiques bravos, surtout si les taureaux ont « fait en braves gens ». Pour la jeunesse, pour le peuple, les réjouissances se continuent par de pittoresques bals en plein air, qui s'organisent au clair de la lune, sur toutes les places. Pour les graves docteurs et graves professeurs, un nouveau et splendide banquet les attendait. Par toute la ville, c'est une liesse générale, où les rancunes s'effacent. Tous fraternisent; tous sont amis; et la nuit retentit de chants populaires, ainsi que de concerts, que composent des clarinettes, des

flageolets, des tambours de basque et la guitare andalouse.

## VII

Tout ne paraît pourtant point couleur de rose à un moderne dans ce moyen âge aux doctes allures. On se figure assez facilement que si les Covarrubias ou les Nunez de Guzman revenaient s'asseoir dans leur antique chaire salmantine, ils trouveraient peut-être qu'il ne fait pas plus mauvais à vivre dans notre âge de fer. Bien que Salamanque eût été déclarée jadis, par une bulle du pape Alexandre IV, « ville bien pourvue de tout et de climat bénin », il est certain qu'on y mourait de soif tous les étés. Chaque maison apportait, longtemps d'avance, son *cantaro* près de la fontaine. Pendant que les premières venues s'emplissaient avec une épouvantable lenteur, les autres cruches prenaient rang, « faisaient queue ». Que de fois n'arriva-t-il pas à de malheureuses cruches d'attendre huit jours, avant que leur

tour fût venu ! La situation, sous ce rapport, est moins triste aujourd'hui. En 1875, les ingénieurs ont amené l'eau qu'ils ont su faire fournir par la rivière voisine ; et la population salmantine, tout en se livrant aux inoffensives promenades circulaires que l'on sait, admire avec satisfaction, au centre de sa grand'place, un large bassin, d'où s'échappe à la hauteur des toits une gerbe hardie.

Quelle amélioration de la vie matérielle viendra, toutefois, compenser tant de pertes infiniment regrettables faites dans le domaine de l'art ?

## VIII

La vie s'est arrêtée à Salamanque. Le commerce est languissant. La place continue bien à être le théâtre des réunions quotidiennes, tout comme au moyen âge ; mais on ne remarque plus dans les rues aucune animation. On est attristé de voir, dans tous les quartiers, des palais en ruine, les plus fameux monuments n'ayant laissé que des traces. Où

sont-ils, ces cloîtres, ces collèges qui furent des merveilles à visiter? On demande à les voir, et l'on vous mène à des champs de ronces et d'orties. L'esprit est alors obsédé de ce fragment de vers virgilien, d'une expression si éplorée :

Campos ubi Troja fuit.

C'est que la prospérité de Salamanque était fatalement liée à celle de son Université. Or, l'Université commença à décliner dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Vainement, on essaya depuis de changer les règlements, de les remanier de mille façons. Les réformes succédèrent aux réformes. Rien n'y fit. Le niveau des études ne remonta plus. Le chiffre des étudiants immatriculés chaque année diminua progressivement. En 1641, on compte dans les recensements officiels 3908 étudiants. Pour la première fois, depuis des siècles, le chiffre tombait au-dessous de 4,000. Soixante ans plus tard, on ne trouve déjà plus qu'environ 2,000 inscrits. Au commencement de notre siècle, il est descendu à 1,100.

Les historiens de l'Université de

Salamanque se sont beaucoup occupés d'un plan d'études rédigé par le général Thiébaud, alors gouverneur du 7<sup>e</sup> gouvernement d'Espagne, et adressé par lui au roi Joseph Bonaparte.

Le général proposait de doter de revenus considérables la célèbre Université déchue, et de la remonter sur un pied vraiment digne de son antique réputation. A cette occasion, la réunion des professeurs lui décerna le titre de membre honoraire et docteur *benemerito* de l'Université de Salamanque, avec toutes les prérogatives attachées au doctorat ès lois. Ce projet ne put avoir de suites; mais il est flatteur pour notre patrie de constater combien les efforts généreux d'un Français, même considéré comme l'instrument d'un usurpateur, ont été appréciés par la nation dont il adoptait si intelligemment les intérêts. « Qu'il nous soit permis, dit l'auteur d'un mémoire historique sur l'Université de Salamanque, de consigner ici un souvenir de notre gratitude à cet étranger qui, avec des vues patriotiques et élevées, fit tout ce qu'il put en faveur de cette Université, et sut apprécier à sa juste

valeur l'importance de cette glorieuse École et son influence décisive sur le progrès des sciences et de la civilisation. »

On peut dire d'une manière générale que les circonstances ne furent pas favorables, dans le demi-siècle qui vient de s'écouler au relèvement des études dans la Péninsule. Quant à l'Université de Salamanque, elle fut cinq fois l'objet de réformes dans le court espace de temps qui sépare la retraite des Français de l'année 1824; et elle est restée close, comme toutes les autres Universités, pendant les années 1831 et 1832. Elle n'a plus compté, depuis lors, même dans ses meilleures années, que quelques centaines d'étudiants.

## IX

Aujourd'hui, cette Université, antique et brillant foyer des études, se trouve reléguée au second plan. C'est Madrid, la jeune et aristocratique capitale, qui a pris, sans conteste possible, la direction du mouvement

scientifique en Espagne. Elle seule accapare toute notabilité; et les meilleurs esprits se sentent irrésistiblement attirés vers elle, comme vers le véritable centre de la vie intellectuelle de la nation. Elle jouit du privilège de conférer seule le grade de docteur ès lettres et de docteur de plusieurs autres facultés. Aussi, la génération actuelle ne connaît déjà plus guère de docteurs de Salamanque; et celles qui suivront sont menacées de n'en plus connaître du tout. Une Université qui longtemps marcha de pair avec les premières du monde, qui faisait des docteurs jadis si fiers d'un titre aussi peu commun qu'il était envié, ne peut plus même suffire à son propre recrutement. Elle est obligée de recevoir ses professeurs d'une sœur plus jeune et préférée. Rabaisnée d'une manière assurément indigne des glorieux services qu'elle a rendus pendant des siècles, elle a été privée de la célèbre faculté de théologie qui avait surtout fait sa grandeur et sa puissance. L'enseignement que donnait ce corps illustre a trouvé cependant un refuge au séminaire épiscopal, où il est toujours suivi avec le même empressement par les nobles Irlandais.

A l'Université, quatre facultés fonctionnent encore, entretenues en partie aux frais de la province. Ce sont celles des Lettres, à laquelle vinrent s'inscrire 84 élèves, dans le cours de l'année scolaire 1874-1875; de Droit avec 142 élèves; des Sciences, avec 68 élèves; de Médecine enfin, avec 97 évèves. Total, 391 élèves. Voilà où en est réduite une si fameuse école.

## X

Le matériel scientifique qui est à la disposition tant des professeurs que de leurs rares élèves, insuffisant, à la vérité, est cependant bien loin d'être méprisabile. Nous ne toucherons seulement ici, et comme échantillon, que la question des bibliothèques. La bibliothèque universitaire de Salamanque est l'une des collections les plus considérables de ce genre qu'il y ait en Espagne, avec la « Colombine » de Séville et la « Nationale » de Madrid. C'est, à ce qu'on peut penser, celle qui contient les séries

les plus complètes et les plus précieuses des livres anciens.

On devinerait les destinées de l'Université rien qu'à parcourir le catalogue de sa bibliothèque. On y voit figurer, en effet, tous les livres sérieux, imprimés n'importe où, pendant le xvi<sup>e</sup> et la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. C'est, de la part de l'Université, la preuve d'un immense effort à cette époque, pour se tenir toujours au courant de la science. Mais déjà, dans le demi-siècle suivant, bien des volumes importants manquent à l'appel. Cela coïncide avec le commencement de la décadence. Le xviii<sup>e</sup> siècle est à peine représenté par quelques volumes isolés. Il semblerait à quelqu'un qui n'aurait jamais entendu parler d'autres livres que de ceux de la bibliothèque de Salamanque, que la fin du siècle dernier et les cinquante premières années du siècle actuel furent des époques de relâche et, pour ainsi dire, de calme plat dans le développement de la littérature. C'est ainsi que l'inspection des catalogues, si rapide fût-elle, suffirait à tout esprit un peu observateur pour tracer fidèlement, au moins dans ses grandes lignes,

une esquisse de trois siècles entiers, d'abord de grandeur soutenue, puis de décadence inégalement lente.

Quelques livres tout à fait modernes, bien choisis, excellents, ont pénétré dans ces derniers temps à Salamanque. Auprès de cette bibliothèque universitaire, qui n'existe, pour ainsi dire, que comme un témoin de l'histoire et qui a cessé de s'accroître depuis tant de lustres, sans pour cela, — nous le répétons avec plaisir, — cesser d'être utile, il vient de se fonder, par les soins d'un homme d'initiative et aux vues larges, une jeune bibliothèque, à l'usage exclusif de la faculté des Lettres. Chose unique en Espagne, sans doute, elle compte déjà un grand nombre d'éditions critiques des meilleurs auteurs classiques, et les plus importantes, au moins, des publications anglaises, allemandes et françaises qui ont trait aux recherches philologiques.

## XI

On aime à encourager toute tendance au progrès, dans quelque pays

qu'elle se produise. Voici que l'Espagne, après être restée si longtemps en dehors du développement scientifique de l'Occident, se met à acheter, — qui le croit en Europe? — des livres sérieux de philologie classique et de philologie comparée. Les chaires de ses Universités sont occupées avec honneur par une élite de professeurs zélés et savants. Que manque-t-il encore pour qu'elle reprenne un rôle important dans les sciences, comme dans la philologie et la littérature, — un rôle qui rappelle les jours brillants de la Renaissance, où ce pays fournit à la science quelques-uns de ses pionniers les plus hardis et les plus avancés?

Le principal obstacle qui s'oppose au développement de l'enseignement supérieur en Espagne, c'est que l'étudiant arrive beaucoup trop jeune à l'Université. L'enfant sort des mains de l'instituteur primaire, âgé de 9 à 10 ans tout au plus, quelquefois même avant d'avoir atteint sa neuvième année, pour entrer à l'institut provincial, — nous dirions, en France, au lycée ou collège communal. Là, il suit un cours d'études qui dure cinq années en tout. La première et

la deuxième sont consacrées à l'étude presque exclusive de la langue latine, sauf une petite place faite à la géographie, d'abord, puis à l'histoire. En sortant de la deuxième année, il est censé savoir déjà suffisamment le latin. Adieu pour toujours versions et thèmes; notre heureux écolier, qui compte tout au plus douze années, en est à tout jamais délivré! Les trois dernières années d'institut sont remplies par l'étude de la rhétorique, de la poésie, de la philosophie, des sciences, et, pour ceux qui le veulent, du français. Tout facultatif que soit ce dernier cours, il est très fréquenté. Pour le dire en passant, il n'est peut-être pas de pays au monde où nos livres techniques soient d'un usage plus général; où notre littérature classique soit plus vantée; où notre théâtre et notre roman contemporains soient jugés plus sévèrement, mais, en revanche, plus lus, plus à la mode que dans la fière Péninsule, notre aimable voisine.

Parvenu au terme de l'enseignement secondaire, l'enfant se présente au baccalauréat ès arts et quitte joyeusement les bancs de l'institut pour aller s'asseoir sur ceux de l'Univer-

sité, fier de porter le titre nouveau de « estudiante ». A la réserve du grec, qu'il n'a point encore commencé, et de l'histoire de la littérature nationale également réservée, il a vu, à bien peu de chose près, les mêmes matières que nos bacheliers ès lettres et ès sciences.

Les Espagnols comptent beaucoup sur la précocité du génie de leur race. Ces ardents fils du Midi s'opposent volontiers aux froides natures du Nord, et ils reconnaissent dans leur propre nature une intelligence plus promptement développée et plus tôt mûrie, un don supérieur d'assimilation dans la jeunesse. Quoi qu'il en soit de cette douce croyance, qui peut, après tout, être fondée, nos philosophes de quatorze ans abordent les « études supérieures ou de Faculté » et viennent suivre les cours de droit, de médecine, de philosophie et lettres, ou de sciences.

## XII

Dans une Faculté solidement organisée, l'enseignement doit s'adresser

à deux classes de jeunes gens. Les uns viennent suivre les cours dans le but seulement d'achever de se développer intellectuellement et moralement, en acquérant quelques connaissances précises et quelques lumières de plus. L'autre catégorie se compose de ceux qui se destinent à la carrière du professorat et qui forment, en quelque sorte, la pépinière des savants.

Sur les premiers, qui représenteront un jour la partie vitale et la plus active de la nation, qui semblent tous désignés pour jouer un rôle dans ses destinées, l'Université exerce une influence extrêmement remarquable. Elle dégage certainement en eux l'esprit patriotique et national, en détruisant l'esprit particulariste.

Aux seconds, elle offre un enseignement complet et très élevé.

Ce double but des Universités n'est pas atteint en Espagne. Les cours faits dans les Universités espagnoles n'ont en vue que de préparer aux examens; et quant aux jeunes gens qui se destinent à certaines carrières spéciales, pour lesquelles aucune sorte de licence n'est exigible, ils trouvent des cours préparatoires or-

ganisés auprès des différentes écoles où ils désirent entrer. Au surplus, ces écoles, disséminées sur plusieurs points du territoire, sont fort nombreuses. Citer les écoles des Mines, des Ponts et chaussées, l'École forestière, l'École navale, l'École militaire de Tolède, ne serait que commencer une longue énumération.

Il serait prolix de suivre dans chaque Faculté l'organisation de l'enseignement supérieur. On peut esquisser, pour exemple et en quelques mots seulement, le programme de la faculté de philosophie et lettres. La préparation à la licence y dure quatre années, pendant lesquelles l'élève revoit en géographie et en histoire les mêmes matières qu'il avait déjà étudiées à l'institut, en même temps qu'il aborde plusieurs sciences nouvelles. Parmi celles-ci, nous trouvons en première ligne l'étude de la langue grecque, qui dure deux ans, à raison de trois leçons par semaine. Le maître doit partir des premiers éléments, puisque, même l'alphabet, l'élève ne le connaîtrait point si, par bonheur, le maître de mathématiques à l'institut n'avait eu le soin de le lui faire apprendre. Puis, viennent trois cours

de littérature qui se succèdent, pendant les trois premières années, dans l'ordre suivant : littérature espagnole, littérature latine et littérature grecque. On se plaint généralement de la faiblesse des étudiants, tant en littérature grecque qu'en latin. Plus d'un professeur chargé de l'enseignement de la littérature classique déplore amèrement d'être obligé de transformer une partie de ses leçons en exercices élémentaires de traduction et d'analyse grammaticale ! L'étudiant complète son éducation par une année de métaphysique, agrémentée de l'étude, soit de l'hébreu, soit de l'arabe, à son choix. Alors, il peut se présenter à l'examen de la licence ès lettres. Voici comment on procède à cet examen :

On met dans une urne cent boules numérotées ; chacune des boules correspond à une question déterminée. Le candidat en tire trois, au hasard, et, parmi les trois questions, choisit celle qui lui plaît. On l'enferme seul dans une chambre pendant trois heures, avec tous les livres qu'il demande. Il revient, au bout de ce temps, faire une leçon orale, qui dure de 20 à 30 minutes. Le jury ar-

gumente, Puis, après quelques instants de repos laissés au candidat, le jury lui pose, selon son bon plaisir, une série de questions qui rentrent dans le cadre des études quadriennales de la Faculté. Telles sont les épreuves de la licence. Le doctorat ès lettres nécessite une année d'études de plus. Cet examen ne se prépare qu'à l'Université centrale de Madrid. La préparation au doctorat comprend un cours d'esthétique, qui a lieu trois fois par semaine; un autre d'histoire de la philosophie, qui a lieu également trois fois par semaine; enfin, un cours quotidien d'histoire critique de la littérature espagnole. Pour l'examen, la Faculté prépare 40 sujets. On en choisit un. On compose à loisir et en toute liberté un discours. Le candidat vient le lire en séance publique, devant un jury de cinq juges; trois des juges argumentent chacun pendant la durée d'un quart d'heure : à cela se borne la cérémonie. Lancé dans le monde à l'âge de 19 ou 20 ans, le jeune savant n'a plus qu'à faire opposition à la première place de professeur d'institut qui viendra à être vacante. A ce qu'il nous semble, les

oppositions aux places d'institut ressemblent assez bien au concours d'agrégation des lycées en France. Une fois engrené dans le système, le professeur enseignant peut s'en remettre purement et simplement au temps du soin de le faire avancer. Il est vrai que ce n'est pas le meilleur moyen de s'élever bien haut. L'avancement, en Espagne, s'opère de la même façon pour les Universités et pour les instituts. Il se donne les deux tiers des places à l'ancienneté, et l'autre tiers est disputé par la voie des oppositions. De l'institut, grâce à cette portion des places qui sont attribuées au mérite prouvé, le professeur intelligent et laborieux passera promptement à l'Université. Être professeur à l'Université centrale de Madrid, c'est le bâton de maréchal de l'universitaire espagnol.

### XIII

On vient de marquer d'un trait rapide les principales étapes du professorat en Espagne. Mais, pour les

franchir rapidement, où le jeune professeur trouve-t-il de l'aide ? On voit qu'à l'âge de vingt ans environ, le jeune savant est entièrement abandonné à ses propres forces. Il n'y a plus désormais d'écoles pour le recevoir, le guider, plus aucun enseignement qui s'adresse à lui en particulier. C'est quand, à vrai dire, l'intelligence commençait seulement à mûrir en lui que l'Université lui manque, et, avec elle, toute méthode, toute direction. Si la nature l'a doué de grandes aptitudes, s'il est dévoré de cette ambition qui fait percer quand même, il s'enfermera dans la solitude du cabinet. A force d'études et d'énergie, il s'y créera en quelque sorte lui-même. Telle fut l'histoire de bien des hommes qui sont l'honneur de la tribune ou du barreau contemporains en Espagne. Bien des savants ont pu se développer au milieu de ces circonstances défavorables. Comment veut-on pourtant qu'il résulte une science nationale et vigoureuse d'efforts isolés, disséminés, sans lien ni cohésion ? Là où la vie universitaire fonctionne véritablement, elle cimenter les recherches individuelles ; c'est alors qu'il suffit à chacun d'ap-

porter sa pierre pour que l'édifice se bâtisse.

#### XIV

Il n'existe pas dans le système de l'instruction publique en Espagne d'enseignement analogue à celui que les Allemands reçoivent dans les « séminaires ». Les séminaires forment le cœur de l'Université allemande. Au séminaire, les mieux doués parmi les élèves, les plus laborieux, ceux, en un mot, à qui est promis le plus bel avenir, sont réunis par le maître dans des conférences particulières, où l'on corrige des devoirs, où l'élève a la parole, où l'on travaille en commun. S'agit-il de sciences physiques ou naturelles, le séminaire s'appelle alors « le laboratoire ». Dans l'un comme dans l'autre, la discipline est la même. L'élève manie les instruments, verse les réactifs, dissèque de sa propre main. Au séminaire ou au laboratoire, il est journellement exercé d'une façon toute pratique

aux divers procédés de la science. C'est là qu'il recueille l'enseignement ésotérique du maître. Ce contact intime du maître avec l'élève est le seul qui permette à celui-là de former de vrais disciples rompus à sa méthode, dépositaires de sa tradition, et cela sans compromettre aucunement leur initiative personnelle ou leur originalité propre, tenus en éveil par la préoccupation constante de trouver du nouveau. Ces leçons privées, ces laboratoires où les recherches sont faites en commun par des groupes de travailleurs habitués à une même discipline, à manœuvrer ensemble sous une direction unique, ce sont les foyers les plus ardents de découvertes et de progrès, soit en philologie, soit en histoire, soit dans les sciences physiques ou naturelles. C'est ce qu'avait merveilleusement compris, en France, le fondateur éclairé de l'École pratique des hautes études, M. Victor Duruy. C'est ce que constatait encore tout dernièrement, avec une bien légitime satisfaction, l'un des directeurs les plus éminents de la section des sciences physiques et chimiques de cette école. Après avoir passé en

revue, dans le *Rapport* sur l'École pratique des hautes études, année 1874-1875, la série des travaux si remarquables et si neufs qui viennent, dans son laboratoire de la Sorbonne, d'être exécutés sur le magnétisme, tant par lui-même que par ses répétiteurs et les élèves, M. Jamin conclut en ces termes : « On voit, par ce compte rendu sommaire, quelle heureuse influence peut exercer un laboratoire de recherches, qui concentre, à un moment donné, sur le même sujet, les efforts de tous ses membres; et qui, par des travaux indépendants, mais concordants, arrive à épuiser rapidement le point scientifique, objet de l'étude commencée. »

N'est-il pas vrai que la France verrait se développer en elle une puissance scientifique multiple de celle qu'elle possède aujourd'hui le jour où cet enseignement ésotérique, qui ne fait à peine que de naître à Paris, d'une part, s'installerait, dans la capitale sur des bases assez larges pour lui permettre tout l'accroissement désirable; et, de l'autre, s'implanterait dans quelques centres provinciaux, côte à côte avec l'enseignement

purement exotérique, qui, à quelques rares exceptions près, y existe seul maintenant, lui communiquant. par l'accumulation de forces toutes parallèles qui en résulterait, un mouvement dont-il n'est que trop dénué.

## XV

Mais quelles que soient les réformes que l'on puisse souhaiter de voir s'introduire dans l'enseignement supérieur français, on est fâché d'avoir perdu de vue si longtemps les jeunes étudiants de Salamanque.

Après avoir feuilleté leurs programmes, ne voudrait-on pas encore se glisser auprès d'eux sur les bancs, se faire leur camarade, jeter un coup d'œil furtif dans leurs habitudes, devenir témoin, un peu indiscret, de leurs distractions et de leur vie?

Les étudiants d'aujourd'hui sont imberbes. Ils n'ont plus la soutane. Leurs bandes n'encombrent plus la ville : ils sont si peu nombreux ! Plus de rapières, plus jamais de rixes. Moins entreprenants que les joyeux

étudiants de *la Tuna* d'autrefois, qui jurerait pourtant que les mêmes passions ne vivent point déjà dans leurs cœurs ? Cet adolescent à la mine éveillée, à l'œil plein de feu, écoute le cours le plus intéressant du monde d'une oreille bien distraite. Quelle préoccupation le suit donc jusque sur les bancs de l'École ? Silence ! Et tout à l'heure, peut-être l'entendez-vous qui fredonnera en s'en allant, tout bas, gravement et amoureux-ment à la fois, ce refrain délicieux et si plein d'indolence :

Piensa, mi madre que estoy  
Estudiando en Salamanca,  
Y estoy queriendo una nina,  
Que como la nieve es blanca,

c'est-à-dire :

Ma mère pense que je suis  
A étudier à Salamanque  
Et je suis à aimer une petite  
Blanche comme la neige,

Était-ce lui que rencontra l'autre  
jour le poète ?

Sur les remparts de Salamanque, où la  
brise est douce et rafraîchissante, là,  
avec sa gracieuse *dama*, il se promenait  
au coucher du soleil.

Un chuchotement craintif passe dans le feuillage des tilleuls; et, là-bas, murmure le sombre torrent.

Ah! senora, un pressentiment me dit qu'on va me *renvoyer*; et sur les remparts de Salamanque, jamais plus nous n'irons promener.

Mais son camarade, à l'humeur moins mélancolique, prétend qu'on n'est jamais renvoyé de l'Université. Quinze jours à l'avance, avec un bon manuel, on étudie son examen; et, si on ne le passe pas brillamment, au moins on le sait suffisamment. A dix-huit ans, il n'admet pas que le travail ait été fait pour l'homme : « As-tu, demande-t-il à tout venant, un oncle ministre? — Oui. — Eh bien! n'étudie point. As-tu un oncle ministre? répète-t-il en s'adressant à un autre? — Non. — Eh bien! n'étudie point. » C'est ainsi que, pour cet aimable fainéant, avoir un oncle ministre serait le grand problème à résoudre en Espagne. L'a-t-on? sans étudier, on obtient tout. Sans lui, sans protection, à quoi bon se donner tant de mal, pour n'arriver à rien?

Propos d'étudiants! En tout pays, ne dit-on pas : Il faut que jeunesse

se passe? Mais, restons à Salamanque. Jadis, c'était quelquefois la logique; aujourd'hui, c'est souvent la *novia* qui accapare la pensée du jeune étudiant. On dit qu'il n'est plus guère à la mode de chanter, le soir, une sérénade amoureuse, en pinçant la traditionnelle guitare, sous la fenêtre grillée de la *novia*. Pauvre guitare, tu tombes de plus en plus dans un délaissement navrant! Tu n'as pourtant rien perdu de ton humble, mais pénétrante poésie. Il n'est toujours que toi pour accompagner cette troublante et souriante « chanson de Malaga » qui fait les délices de tout bon Espagnol. Il lui faut sa guitare, à ce gentil étudiant, ma foi! lorsque près de la grille, derrière laquelle la fiancée l'attend, il va passer de longues heures de la nuit. Cette habitude de *se causer* à la grille durera, bien sûr, tant que la poétique Espagne conservera une trace d'originalité. Il ne faut rien moins que les maisons à six étages, dont s'enlaidit Madrid, à l'instar de notre capitale, pour faire taire ces bavardages. Les années d'université s'écoulaient ainsi, au milieu des fleurs de l'insouciance et des tendres sen-

timents exprimés à la grille : les examens se passent-ils moins à la fin ?

Mais, c'est là du badinage.

Douée de courage, mettant l'honneur au-dessus de tout, exerçant l'hospitalité dans sa plus large mesure, et, on peut le dire, à la façon antique, la race espagnole forme une race noble entre toutes. La patrie de Velasquez, de Cervantes, de Philippe II n'a, certes, point perdu la faculté de produire de vastes intelligences et des génies dans toutes les branches de l'activité humaine. Si, en jetant un regard sur Salamanque diminuée, la pensée s'afflige d'une telle décadence, il faut le diriger ensuite sur Madrid, dont la naissante Université est appelée, sans aucun doute, à hériter de toutes les gloires de l'antique Salamanque. Pour Salamanque, il ne faut la considérer que dans le passé. Semblable aux splendeurs du règne de Philippe II, ce n'est plus qu'un grand souvenir.

---

DISCOURS  
PRONONCÉS SUR LA TOMBE  
DE  
CHARLES GRAUX

Maître de conférence à la Faculté des Lettres  
et à l'École des Hautes Études  
Né à Vervins le 23 Novembre 1852, mort à Paris  
le 13 Janvier 1882

PAR

MM. GASTON PARIS & ERNEST LAVISSE

---

DISCOURS DE M. GASTON PARIS

MESSIEURS,

Pour la première fois, depuis près de quatorze ans qu'elle est fondée, l'École pratique des Hautes Études voit la mort lui enlever un de ses membres, et le premier coup qui nous frappe est aussi imprévu que cruel. Celui qui a le triste privilège d'inaugurer la série de nos deuils était, hélas ! le plus jeune de nous, et déjà cependant, outre le brillant avenir que nous nous en promettons,

il avait un passé admirablement rempli. Ses premiers travaux avaient été marqués par une maturité qui, loin de nous, les faisait attribuer à quelque savant dans la force de l'âge, ayant appliqué de longues réflexions à un riche trésor d'observations patiemment accumulées. Nous qui le connaissions, nous aimions en lui une naïveté d'esprit, une candeur de caractère, et comme une fleur de jeunesse qui formaient le plus aimable contraste avec la sévérité de ses études, la précision de ses raisonnements, la solidité de ses connaissances et la rigueur circonspecte de sa méthode.

Messieurs, la perte que vient de faire l'École des Hautes Études, la France entière l'a faite. Elle sera peu appréciée dans la masse du public elle a été vivement sentie dans cette élite intellectuelle qui, en face des nations étrangères, représente vraiment l'âme de notre pays. La valeur d'une nation ne consiste pas seulement dans sa force matérielle ni même dans sa bonne organisation; il faut qu'elle se montre à la hauteur de toutes les grandes tâches intellectuelles que la civilisation propose, sous peine

de déchéance. Les sciences naturelles et historiques sont un des champs où s'exerce la féconde rivalité des peuples modernes et où nous devons avoir à cœur de lutter, sinon de vaincre. Mais ce n'est pas seulement pour l'honneur national qu'il est important de cultiver la science. La discipline sévère et chaste, que les méthodes scientifiques imposent à ceux qui s'y soumettent, pénètre peu à peu, s'ils exercent une impulsion suffisamment puissante, dans l'éducation générale, et développe dans la nation les grandes vertus de l'esprit qui font les peuples nobles en même temps que forts : l'amour constant et désintéressé de la vérité, l'indépendance complète de la pensée joints à la méfiance de soi-même et au respect des autres, la patience, la modestie, l'habitude de se dominer et de se contrôler, le goût de l'ordre et la soumission au devoir. Pour que ces heureux effets se produisent, il faut que les sources supérieures et lointaines d'où ils découlent soient largement et purement alimentées ; il faut que les hautes vocations scientifiques se déclarent parmi les esprits les plus distingués

de la nation. C'est ce que nous voyons, depuis quelques années, commencer à se produire en France plus fréquemment, et l'École des Hautes Études, dans le domaine des sciences historiques, a été le principal foyer de cette incubation féconde. Là se forma, sous l'heureuse inspiration d'un ministre ami des études libres et fortes, un jeune bataillon qui ne comptait que des officiers et déjà quelques généraux, et qui devait se recruter à lui-même ses troupes. Chacun de ces aventuriers de la science, qui partaient pleins d'espoir et de courage, avait jeté son dévolu sur quelque coin du vaste territoire historique et philologique. Le plus disputé, à l'origine, n'était pas le domaine de l'antiquité classique. Un maître excellent, M. Tournier, attira bientôt aux plus profondes études sur la langue et la littérature grecques de jeunes esprits curieux : Charles Graux fut un des premiers. Il devait plus tard être adjoint à son maître, et apporter une activité et des espérances toutes nouvelles dans cette renaissance de la philologie hellénique dans notre pays. Or, Messieurs, il

faut le proclamer bien haut, la philologie hellénique, — en prenant ce mot dans le sens d'étude de l'antiquité grecque sous tous ses aspects, — est la base et la condition indispensable de toutes les études sérieuses. Toute science, comme toute philosophie rationnelle et tout grand art, nous vient des Grecs; ils sont nos vrais pères spirituels, et sans les connaître, on ne peut rien comprendre à l'histoire de la culture européenne. Dites-moi ce qu'une nation sait de grec, et je vous dirai son rang intellectuel et scientifique. C'est pour cela que, entre toutes les morts qui pouvaient nous affliger, celle de Graux est peut-être la plus regrettable. Toute une jeune école d'hellénistes se groupait déjà autour de ses deux chaires de la Sorbonne: nous perdons en lui, avec ce qu'il aurait produit, tout ce qu'il aurait suscité, et nous sommes consternés du vide immense ouvert soudain dans nos espérances, comme un planteur qui, voyant périr en un instant, sous une gelée intempestive, le cep qu'il a fait venir à grands frais, regrette non-seulement les grappes qu'il portait déjà, mais les provins nombreux et les riches récoltes qu'il promettait.

Graux, en effet, joignait aux aptitudes du savant et du critique, les dons les plus rares du professeur. Il savait à la fois éveiller, encourager, exciter les vocations et contenir, par des directions précises, par la démonstration claire des difficultés du sujet et des exigences de la méthode, les ardeurs impatientes et les anticipations trop promptes des jeunes imaginations. Il était chéri du groupe d'élèves choisis qui l'entourait, et dont quelques-uns, nous l'espérons, ont assez appris de lui pour que son trop court enseignement n'ait pas été stérile. « Il lui a suffi de quelques années, me disait hier M. Tournier, pour que d'ici à la fin d'une génération la France ne manque pas de paléographes grecs. » Or c'est là une espèce rare, précieuse, difficile à produire, et qui ne réussit pas partout.

La preuve en est dans la valeur européenne que prirent les travaux de Charles Graux. Comme nous fûmes émus en apprenant qu'il dressait, lui Français, le catalogue des manuscrits grecs de Copenhague, la capitale d'un des pays les plus éclairés de l'Europe ! Nous avions si sou-

vent souffert de voir les trésors de nos bibliothèques, négligés par nous, être exploités sous nos yeux indifférents par des étrangers ! Avec quelle joie je recueillis, de la bouche des savants, les plus distingués du Danemark, l'expression de leur respect pour cette jeune science qui venait de si loin leur rendre un tel service ! Plus tard, il fit pour les Espagnols l'histoire du fonds grec de l'Escorial, et tout récemment, à Rome, les conservateurs de la bibliothèque Vaticane soumettaient à sa révision le catalogue des manuscrits grecs de cette incomparable collection. Pour accomplir, dans le peu de jours qu'il avait à sa disposition, cette tâche aussi honorable qu'attrayante, il fit un effort excessif, qui lui a peut-être coûté la vie. Il est mort en combattant, et c'est l'honneur de la France qui profitera de ses travaux.

Mais il n'était pas seulement paléographe. Il avait compris avec une justesse d'esprit parfaite que, notre connaissance de l'antiquité reposant sur des textes, l'établissement aussi exact que possible de ces textes est la base nécessaire de tout autre tra-

vail. Mais il savait aussi que la paléographie, la critique des textes, la grammaire même ne sont pour le philologue que des moyens d'atteindre un but bien plus haut et plus important : la connaissance et la compréhension du monde antique, dans toute l'originalité et toute la complexité de sa vie intellectuelle, morale et sociale. Comme les grands philologues français du xvi<sup>e</sup> siècle, dont il était l'héritier, il ne perdait jamais de vue, dans la plus minutieuse étude des détails, l'œuvre considérée dans son ensemble, et il inspirait à ses élèves, quelque voie particulière qu'ils fussent disposés à suivre, ces vues larges et fécondes, sans lesquelles la science ne mérite que le nom d'érudition, et ne peut prendre une place vraiment importante, dans le développement le plus élevé de l'esprit.

Messieurs, Charles Graux me paraît avoir été un représentant excellent de ces populations du Nord de la France auxquelles il appartenait. Il en avait l'intelligence vive et claire, le sérieux relevé de gaieté et d'une pointe de douce ironie. la sincérité naturelle, l'horreur de

l'emphase et de l'exagération, ce que j'appellerai l'honnêteté de l'esprit; il en avait la persévérance, la solidité, le caractère ferme et sûr. C'est dans ces qualités éminemment françaises qu'est la plus grande force et le meilleur avenir de notre nation. Nous espérons que, dans chacune des directions où s'exerce son activité, elle compte encore plus d'un homme comme celui qu'elle vient de perdre. Mais dans le domaine qu'il s'était choisi, Graux ne sera pas de sitôt remplacé, et nous pleurons en lui, avec un collègue qui nous était précieux, avec un ami qui nous était cher, un concitoyen dont la France avait droit d'être fière, et qui, semblait-il, pendant de longues années encore, devait la servir et lui faire honneur.

#### DISCOURS DE M. ERNEST LAVISSE

Je viens, comme compatriote et comme ami, comme collègue et au nom de la Faculté des lettres de Paris, rendre les derniers devoirs à Charles Graux; mais je suis impuissant à vous dire l'étendue de la perte

qu'ont faite les amis de Graux et la science française.

Vous l'avez vu grandir au milieu de vous. Vous avez été les témoins de sa studieuse enfance. Elle était à peine terminée qu'il obtenait sans efforts le double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences. Ce fut le premier succès, un succès de la seizième année.

Ses maîtres avaient reconnu qu'il était de ceux qui ne s'arrêtent pas à la première étape.

M. l'abbé Joseph Tourneux et M. l'abbé Magnier, curé de Fontaine, — celui-ci le premier maître de grec du futur helléniste, — dirigèrent d'abord ses études supérieures, et le préparèrent à l'examen de la licence ès lettres. Pendant qu'il suivait leurs leçons, son père, qui cherchait avec une sollicitude remarquablement intelligente la voie où il fallait diriger un fils si bien doué, le conduisit à Paris, où il eut avec un libraire, éditeur de l'École des Hautes Études, une conversation qui fut peut-être décisive pour l'avenir de Charles Graux; car le libraire conseilla au jeune homme de se consacrer à l'étude de la philologie

et d'aller écouter quelques leçons de M. Tournier à l'École des Hautes Études, que M. Duruy venait de fonder. Le conseil fut suivi, et M. Tournier remarqua cet élève de passage qu'il devait bientôt retrouver.

Revenu à Vervins, Charles Graux reprit le cours de ses études et vous le voyiez alors plusieurs fois par jour traverser les rues de la ville, pour se rendre à votre vieux collège ou pour aller s'engager dans le sentier qui le menait au presbytère de Fontaine. Au printemps de 1871, M. Georges Perrot, passant par Vervins, entendit parler de cet écolier qui faisait honneur à sa ville natale. Il voulut le voir et lui conseilla d'aller à Paris pour y suivre les conférences préparatoires à la licence, organisées à l'École des Carmes. Encore une fois le conseil fut suivi, et, peu de temps après qu'il fut entré à cette école, où il retrouva M. Tournier et M. Perrot, Charles Graux obtint le diplôme de licencié ès lettres. C'était à la session de Pâques de l'année 1872. Il avait vingt ans. La seconde étape était franchie.

M. Tournier ne voulut point qu'il s'en tint là. Trouvant enfin, au milieu de cette jeunesse où il y avait tant de candidats à des grades et point d'étudiants vrais, ce jeune homme extraordinaire prêt à donner sa jeunesse à la science, il lui proposa de faire de lui son élève privilégié. Pendant trois années, à l'École des Hautes Études, où Charles Graux travaillait déjà alors qu'il était candidat à la licence et élève de l'École des Carmes, M. Tournier vécut avec lui dans la féconde intimité du maître et de l'élève, et déjà l'élève montrait cette sagacité exceptionnelle qu'il faut pour épurer des textes où se rencontrent encore des fautes certainement, mais qui ont passé déjà par les mains des savants les plus illustres depuis quatre siècles. En 1874 Charles Graux était associé à l'enseignement de M. Tournier. Répétiteur de philologie grecque à l'École des Hautes Études, il prenait place parmi les maîtres de l'érudition française : il avait vingt-deux ans ! Au même temps, M. Léon Renier lui demandait de mettre au service de la Bibliothèque de l'Université, où il le voyait si souvent étudier,

ses connaissances bibliographiques. Charles Graux n'a jamais refusé un service à la science. Il travailla sous la direction de M. Léon Renier, pour le plaisir de travailler. Il fut ensuite récompensé par une nomination de sous-bibliothécaire. Cependant, maître déjà, il étudiait toujours. Il suivait à la fois les leçons de M. Weil, celles de M. Léon Renier et de M. Foucart sur l'épigraphie; celles de M. Bréal sur la grammaire comparée. Sur tous ses professeurs, il exerçait la même attraction. Quand M. Bréal le vit disposé à suivre son cours, il choisit à dessein le plus grand nombre de ses exemples dans la langue grecque, et, pendant toute une année, il parla pour lui.

Le moment était venu pour notre ami de travailler par lui-même. En philologue de race, il résolut de s'attaquer à l'inédit. Il demanda une mission en Espagne pour aller y explorer les bibliothèques. Le ministère de l'instruction publique la lui accorda tout de suite. Parti pour un semestre, il demeura onze mois au delà des Pyrénées, onze mois heureux, où il goûta le plaisir des premières recherches personnelles et la

joie des premières découvertes. Accueilli admirablement par les professeurs et par les bibliothécaires, en particulier par le bibliothécaire du roi d'Espagne, il fut fêté aussi par plus d'un grand personnage. Un de ceux-ci lui proposa de le présenter au roi. Il accepta, non par vanité, pas même par curiosité de voir de près un roi. Il avait son projet. Il aurait voulu faire profiter la France de quelques-unes des richesses qu'il avaient vues. Une lettre que je reçus de lui m'apprit en *post scriptum* ce qui s'était passé pendant l'audience royale : « J'ai vu le roi d'Espagne, « me disait-il; je lui ai touché un « mot de la question du prêt des « manuscrits à l'étranger. Le roi ne « m'a pas paru éloigné d'approuver « mes idées. » Avoir vingt-cinq ans, être en Espagne, passer dans ce pays du soleil une année tout employée au travail, demander à ce roi de vingt ans, à peine restauré sur son trône, de s'intéresser à la question du prêt des manuscrits à l'étranger, croire qu'il s'y intéresse en effet, alors qu'il ne sait pas, sans doute, qu'il a des manuscrits à prêter, n'est-ce pas la marque d'un esprit voué

au culte de la science et digne de professer ce culte ?

Pendant ce séjour, Charles Graux découvrit dans la bibliothèque royale deux morceaux grecs inédits. C'était une bonne fortune; mais le mérite seul sait profiter des bonnes fortunes de cette sorte. Il publia les deux morceaux avec une telle connaissance du sujet et de la langue, qu'après lui, suivant l'expression d'un savant helléniste de l'Académie de Vienne, il ne restait plus qu'à glaner.

L'an d'après, pour ses vacances, Graux s'en allait à Copenhague et à Upsal. Pendant ce voyage, il noua des relations avec les savants illustres des pays du Nord, avec Cobet, vu en passant à Leyde, avec Madwig, à Copenhague. Pour payer, en savant, l'hospitalité qu'il reçut, il offrit à l'Université de Copenhague, pour le 400<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, le catalogue détaillé de la collection des manuscrits grecs de cette Université. C'est un volume in-8<sup>o</sup>, dont l'exécution typographique était hérissée de difficultés : il fut imprimé en six semaines; notre ami, qui joignait à tant de qualités la promptitude

dans le travail, savait faire de pareils tours de force.

Un second voyage en Espagne lui fournit la matière de ses thèses pour le doctorat. Dans la thèse française, il écrivit l'histoire du fonds grec de l'Escurial, c'est-à-dire un chapitre curieux de l'histoire de la Renaissance en Espagne et en Italie. L'abondance des recherches, la précision du détail, la sûreté des informations, la méthode dans la discussion, la clarté dans l'exposition font de ce livre érudit un chef-d'œuvre. Lorsqu'il vint devant la Faculté soutenir ses thèses, ce n'était pas un candidat que nous avions devant nous; nous lui parlâmes avec les égards que l'on doit à un futur collègue. La Faculté, en effet, avait déjà émis le vœu qu'il lui fût attaché comme maître de conférences. A peine docteur, il recevait une nomination qu'il n'avait pas sollicitée. Tous les honneurs venaient ainsi au-devant de lui.

Il avait été entendu qu'il aurait à la Faculté quelques privilèges; qu'il ne serait point obligé de prendre toute sa part de la besogne des exa-

mens, et que les congés dont il aurait besoin pour continuer ses explorations à l'étranger ne lui seraient pas marchandés.

Pendant les dernières vacances, il partit pour l'Italie. Il visita les bibliothèques de Venise, de Milan, de Florence, de Rome et de Naples. Il avait conçu le plan, — peut-être l'avait-il déjà exécuté dans son esprit, — d'un nouveau classement des manuscrits, fait par les dates et les écritures, qui aurait permis de reconstituer les bibliothèques des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles et de reconnaître les sources d'où viennent nos principaux manuscrits. Comme son travail n'était pas terminé vers la fin des vacances, il demanda une prolongation de quelques jours, et M. Wallon, doyen de la Faculté des lettres, s'empressa de lui écrire pour la lui accorder. Il se disposait à rentrer en France, quand un des bibliothécaires du Vatican, M. Stevenson, à la veille de mettre sous presse le catalogue des manuscrits grecs du fonds palatin, lui demanda, d'accord avec le cardinal Pitra, bibliothécaire en chef, de tenir et d'examiner les 435 manuscrits dont se com-

pose ce fonds, et de donner son avis sur la date qui doit être attribuée à chacun d'eux. Graux, n'osant solliciter directement une seconde prolongation, m'écrivit. Il me disait, — et la joie se sentait à chaque ligne, — que c'était « une occasion unique d'être, pendant huit ou dix jours, seigneur et maître d'une admirable collection, de comparer les écritures, les mains qui ont ajouté telle ou telle note, les reliures », que cela « serait très instructif pour lui ». Il ajoutait qu'à son avis la Faculté ne pouvait qu'être flattée de voir un de ses membres appelé à dater les manuscrits de Rome. M. Himly, qui venait de succéder à M. Wallon dans le décanat, estima qu'en effet la Faculté était honorée dans un de ses membres, et Graux resta dix jours de plus à Rome. Hélas! pendant ces dix jours, où il dut se surmener, il prit le germe du mal qui l'a tué! Lorsqu'il fut de retour à Paris, on remarqua sa pâleur. Il travailla encore pour préparer son cours qu'il allait recommencer. Il vint ici passer une journée et demie à la fin de décembre. Le 1<sup>er</sup> janvier, à l'Élysée, où il faisait partie de la

députation qui portait les hommages de la Faculté au Président de la République, il sentit le premier frisson. Il patienta huit jours; puis il demanda aux médecins de le remettre en état de reprendre son travail. Les médecins reconnurent la fièvre paludéenne prise à Rome et à laquelle s'était ajoutée la fièvre typhoïde. Charles Graux supporta héroïquement le mal et l'idée du danger. Son habituelle sérénité ne fut pas altérée. Dans le délire, il pensait à ses travaux encore; il parlait à ses élèves!

Lorsque la sinistre nouvelle se répandit, elle jeta la consternation à la Faculté, réunie pour la discussion d'une thèse, et à l'Académie des inscriptions, qui tenait sa séance hebdomadaire. Le lendemain, même impression douloureuse à l'Académie des sciences morales. Pendant deux jours, les parents de Graux ont vu se succéder, dans ce cabinet où il a tant travaillé, ses maîtres, ses collègues, ses amis, ses élèves, toute cette famille intellectuelle où il tenait une si grande place.

Vous savez bien, vous, habitants de sa ville natale, que la célébrité

avait commencé pour ce jeune homme. Il y a cinq ans déjà, Cobet, un des premiers hellénistes de notre temps, disait à M. Bréal : « Vous avez en France un certain M. Graux qui fait des travaux extraordinaires. » Il fut étonné d'apprendre que l'auteur de ces travaux avait vingt-quatre ans. Il lui prédit le plus bel avenir et se réjouit pour la France de ce qu'elle voyait renaître une école de philologie grecque. Partout, à l'étranger, on lui rendait hommage. De cette Allemagne, où l'on est porté au dénigrement de la science française, ne lui venaient que des éloges et des marques de respect. Il y a quinze mois, M. Giraud, le directeur du *Journal des Savants*, avait reçu d'Allemagne un traité de paléographie grecque. Il chercha quelqu'un qui fût capable d'en faire la critique. Il s'adressa à Graux. « Connaissez-vous, lui demanda-t-il devant M. Bréal, de qui je tiens l'anecdote, la Paléographie de Gardthausen? » — « Un peu, répondit Graux en souriant, elle m'est dédiée. » Cette gloire naissante semblait inconnue à sa modestie. Lorsqu'il se présentait dans quelque'une des

grandes bibliothèques de l'Europe, où il aurait voulu travailler comme un étudiant, il s'étonnait d'être reçu avec déférence. Et partout aussi on s'étonnait de voir porté par un si jeune homme un nom auquel on était accoutumé de voir ajouter, en latin, les épithètes d'illustre et de très savant.

Nul ne peut mesurer le chemin qu'il aurait parcouru. Si l'on songe à tout ce qu'il a publié, soit comme ouvrages indépendants, soit dans la *Revue de philologie* et dans la *Revue critique*, dont il était un des directeurs, on a peine à concevoir comment il a pu faire tous ces travaux, alors surtout qu'il donnait une partie de ses journées à l'enseignement. Or ces travaux n'étaient qu'une préparation à l'œuvre de sa vie. Il croyait être au début de la carrière et n'avoir qu'amassé des forces pour la parcourir. Chacun de ses maîtres avait voulu le retenir auprès de lui dans la partie de la science qu'il cultivait. « Consacrez-vous à la paléographie », lui disait-on; ou bien « à la critique verbale »; ou bien « à l'épigraphie »; mais lui continuait doucement son chemin. Il voulait

connaître l'épigraphie; il était un maître sans égal en paléographie; un grammairien savant et solide; mais il avait la très haute ambition de consacrer paléographie, épigraphie, philologie à l'étude de l'antiquité; ou plutôt, comme il l'a dit dans sa thèse, la philologie était pour lui l'étude de l'antiquité même, de sa civilisation, de sa manière de penser, de sentir, de vivre.

Un soir, à la Société d'enseignement supérieur, dans une de ces discussions où nous nous appliquons à chercher les méthodes et à déterminer les conditions favorables au progrès du haut enseignement, nous l'entendimes de sa voix haute, claire et comme joyeuse, plaider la cause de cette large culture intellectuelle, dont il était un des très rares représentants. Lui qui n'avait pas séparé pendant son enfance, grâce à la direction éclairée qui lui fut donnée, l'étude des lettres de celle des sciences, il ne voulait pas que l'on emprisonnât l'esprit des étudiants dans ces cadres où nous les parquons encore. Il n'admettait pas qu'une Faculté des lettres pût se passer du voisinage d'une Faculté des sciences,

Il multipliait les exemples à l'appui de son opinion. Il disait que l'historien de l'antiquité doit être formé par l'une et par l'autre de ces Facultés; qu'il n'y a pas de chronologie sans astronomie; que, pour comprendre des parties entières des *Géorgiques*, il faut pouvoir se rendre compte des levers et des couchers des étoiles; que l'on ne peut se représenter un siège antique de Polybe ou d'Arrien sans la connaissance du matériel poliorcétique des Grecs, et qu'il est impossible de restituer une hélépole ou une baliste sans calculs; que, pour ne point demeurer ébahi devant les mystères antiques, il faut connaître la machinerie des temples païens et, pour cela, être apte à lire un livre de physique, au chapitre de l'hydrostatique; que des connaissances métallurgiques et géologiques peuvent seules rendre intelligibles mille détails de la vie quotidienne des Grecs et des Romains. C'était merveille de l'entendre, et nous comprenions bien qu'il expliquait sa vie laborieuse. Lorsqu'il dit ensuite ce qu'il entendait par l'étude de l'antiquité, de « cette vaste et complète civilisation

qui naît, se développe, puis baisse et périt » ; lorsqu'il ajouta que, dans cette civilisation, outre la littérature, la philosophie, la politique et les beaux-arts, il serait hautement instructif d'étudier l'économie politique, le commerce, l'industrie, les arts et métiers, les sciences, la guerre, les institutions, le droit, nous nous disions que lui seul en France était capable d'entreprendre une étude si largement définie. Ainsi, notre ami a été frappé à l'entrée même de la terre qu'il s'était promise. Le travailleur est tombé à la veille de la moisson, d'une moisson qui eût été abondante et splendide.

Il me faudrait parler longtemps encore, si je voulais dire tous les motifs de nos cruels regrets et de notre douleur. Enfant de ce pays, je devais au moins retracer brièvement la trop courte existence d'un compatriote qui était notre honneur : attester devant ses parents qu'en vivant pour lui ils ont bien employé leur vie ; proclamer que le souvenir dont ils vivront désormais est un souvenir glorieux ; non point les consoler, — car je ne me consolerais jamais moi-

même, — mais nous unir tous dans une même pensée de reconnaissance envers eux, qui nous ont donné celui que nous avons perdu.

Mon ami, je vous aimais profondément. J'admirais la solidité de votre cœur, l'austérité de votre vie, — cette austérité sans faste ni pédantisme, — votre belle humeur, votre bonne volonté, cette allégresse que vous portiez dans le travail, votre modestie jointe à la fierté de votre conscience honnête. On ne pouvait pas ne pas vous aimer : c'est assez pour qu'on vous pleure ; mais à la douleur d'amis privés d'un ami sûr, se joint celle d'hommes qui voyaient en vous un homme nécessaire de l'heure présente. Dans les rangs les plus élevés de l'Université de France, chacun contribue, selon la mesure de ses forces, au relèvement de notre patrie, en communiquant l'amour et le respect de la science à cette jeunesse qui a repris enfin la route des hautes écoles, où l'on n'enseigne pas un métier, mais où l'on donne à l'esprit sa culture. La mesure de vos forces, à vous, était grande. Les étudiants qui se pressent par centaines dans notre Sorbonne rajeunie n'avaient

qu'à vous regarder vivre, pour apprendre leur devoir. S'instruire pour le plaisir d'apprendre; tenir son esprit ouvert à toutes les curiosités; s'armer patiemment et sans jamais plaindre sa peine de tous les instruments nécessaires à la découverte de la vérité; puis, le long travail préparatoire terminé, fort et libre, comptant sur soi et indépendant de tous, entreprendre quelque grande œuvre; transmettre à d'autres ce que l'on a péniblement acquis; ajouter au trésor des forces intellectuelles par lesquelles seules la France peut être régénérée: voilà ce que vous avez fait, mon ami; du moins voilà ce que vous aviez commencé. Vous vous intéressiez à votre enseignement autant qu'à vos recherches. Dans le dernier voyage que vous avez fait à Vervins, vous me parliez en chemin de fer de vos projets pour ce cours que vous alliez commencer, de cette solide méthode scientifique dont vous alliez faire l'application à l'étude des institutions grecques, de la nécessité de prendre possession de ces jeunes esprits pour les fortifier, et d'exercer ainsi sur tout l'enseignement public une action salutaire. J'ai retenu vos

paroles ; car je vous écoutais, comme toujours, avec grande attention. Demain, en revoyant nos étudiants, je les leur répéterai. Je tâcherai de leur dire ce que vous étiez. Voyez, nous avons encore besoin de vous. Nous ne pouvons pas nous passer de vous. Il faut que vous serviez encore par votre exemple la science que vous avez tant aimée, et au service de laquelle vous êtes mort.

FIN









---

IMPRIMERIE ÉMILIE COLIN, A SAINT-GERMAIN

